

Le rayonnement de saint Charles Borromée

Marie-Claude Dinet-Lecomte,
Université de Picardie-Jules Verne

Figure éminente et emblématique de la Réforme catholique au XVI^e siècle, saint Charles Borromée (1538-1584, canonisé en 1610) a puissamment œuvré au renouveau de la pastorale à tel point qu'il est présenté comme le modèle de l'évêque réformateur dans le sillage du concile de Trente. En tant qu'archevêque de Milan, il utilisa tous les moyens possibles pour restaurer la discipline ecclésiastique en réunissant six conciles provinciaux, onze synodes diocésains, en ouvrant des séminaires, en contrôlant la réforme liturgique, les maisons religieuses et les institutions charitables.

Mais ce ne fut pas seulement un gestionnaire exemplaire, salué par François de Sales et par Bérulle car Charles Borromée a su devenir un saint ; et ce n'est pas le moindre des paradoxes que de montrer que cet homme bien né, protégé de son oncle le pape Pie IV mit tous ces avantages au service d'une véritable conversion spirituelle. Le cardinal neveu devient le cardinal réformateur, docteur de la pastorale, très exigeant envers les autres comme envers lui-même. Dans un plan à la fois chronologique et thématique, on insistera sur l'ascension du cardinal neveu puis sur la promotion de la Réforme catholique et enfin sur le message borroméen et sa postérité.

L'ascension du cardinal neveu

Selon ses biographes, on sait que Charles Borromée, second fils de Gibert Borromée et de Marguerite de Médicis est né dans la nuit du 2 octobre 1538 au château de Rocca d'Arona qui domine le lac Majeur. Cette famille noble installée en Lombardie depuis la fin du XIV^e siècle est apparentée à de nombreux lignages. Elle vient même d'obtenir de Charles Quint la confirmation de la possession du fief d'Arona. Le père de Charles cumule titres et fonctions. Il s'est montré habile dans les négociations entre François I^{er} et Charles Quint. Quant à sa mère réputée très pieuse, elle appartient à une famille patricienne des Médicis de Milan, branche éloignée des Médicis de Florence qui surent se rapprocher des Borromée quand l'un des frères de Marguerite fut élu pape sous le nom de Pie IV.

Malgré la tendance des hagiographes à insister sur les prédispositions particulières des futurs saints, il faut admettre qu'on sait peu de choses sur l'enfance de Charles Borromée. De santé fragile, c'est un garçon timide qui bégaie. Pieux et solitaire, il aime quitter l'étude pour l'équitation et la musique. Ses biographes reconnaissent qu'il est pourvu d'une intelligence plus solide que brillante. Orienté par son père et son oncle vers la carrière ecclésiastique, il reçoit la tonsure le 13 octobre 1545 et son oncle paternel, Jules César Borromée lui cède son premier bénéfice.

Après le décès de sa mère survenu en 1547, le jeune Charles reçoit des leçons de précepteurs à Arona et de plus en plus souvent à Milan au palais familial ; c'est de là qu'il écrit ses premières lettres en latin à son père et à son oncle, promu cardinal par le pape Paul III. Puis son père l'envoie faire des études de droit, indispensables pour entreprendre une carrière ecclésiastique, à l'université de Pavie. A 14 ans, il se retrouve installé dans une belle maison près de l'université qui compte un salon, une cuisine au rez-de-chaussée, trois chambres à l'étages et une écurie pour deux chevaux, à la charge d'entretenir et de surveiller les domestiques qui se disputent. Malgré des soucis de santé, il mène une vie studieuse et essaie de gérer au mieux ses affaires car son père est peu généreux et pousse son entourage à lui céder d'autres bénéfices.

Le tournant décisif de son existence se situe entre 1558 et 1560 à la suite du décès de son père et du pape Paul IV. En effet, le premier est celui de Gibert Borromée qui meurt à Milan le 27 juillet 1558. Désormais, le fils aîné, Frédéric devient le chef de la famille. Distrait et impulsif, il avait pris l'habitude de se décharger sur Charles de l'administration des biens familiaux. S'ajoute à cela un épisode cuisant pendant les négociations du traité du Cateau-Cambrésis. Le château d'Arona est occupé par les espagnols. Charles multiplie les démarches afin que le château familial soit rendu à son frère en janvier 1560.

Ensuite, le décès de Paul IV le 18 août 1559 va bouleverser la vie du jeune Charles. Tout en terminant son doctorat à Pavie, il suit de près toutes les intrigues à l'intérieur et à l'extérieur du Sacré Collège où les grandes familles (Carafa, Este, Farnèse ...) avancent leur candidat ; en définitive, l'oncle de Charles qui bénéficie à la fois de l'appui des Médicis de Florence, de celui de Catherine de Médicis et du roi Philippe II l'emporte. Il est élu pape le 26 décembre 1559 ; il prend le nom de Pie IV, déclarant qu'il désire être ce que ce nom signifie et achever le concile de Trente, interrompu à plusieurs reprises.

Le neveu qui venait d'obtenir son doctorat en droit civil et canonique ne tarde pas à répondre à l'appel de son oncle. Du coup, une avalanche de charges et d'honneurs déferle en faveur des Borromée et de Charles en particulier, à tel point que les autres neveux de la famille Serbelloni en sont jaloux. Dès le 13 janvier 1560, Charles est promu protonotaire et référendaire de la Signature apostolique ; il est chargé de la Secrétairerie d'État, il devient membre de la Consulta, il siège dans plusieurs congrégations de cardinaux et il devient administrateur de l'archevêché de Milan, des légations de Bologne, des Marches et de la Romagne ainsi que protecteur du Portugal, des Cantons suisses, des Pays-Bas et de divers ordres religieux ... Impressionnante, la liste n'est pas exhaustive. Or, il était difficile d'exercer ces fonctions sans être cardinal ; le titre lui fut conféré le 31 janvier alors qu'il n'était pas encore prêtre.

Surnommé "l'œil droit du pape", il est sans cesse courtisé, il reçoit des cadeaux, s'entoure d'une abondante domesticité, organise des réceptions et des chasses. Fier de tenir son rang, il révisé les armoiries des Borromée et marie ses trois sœurs avec de grands princes (Colonna, Della Rovere et Gonzague), ce qui donne lieu à des fêtes magnifiques, typiques des fastes de la Renaissance. Désormais, bien installé au Vatican, le cardinal neveu vit comme un grand seigneur. Pourtant, il n'est ni le premier ni le dernier représentant du népotisme tant décrié à la fin du Moyen Age, à la Renaissance et qui a perduré malgré les efforts disciplinaires. A cet égard, il est homme de son temps ; soucieux des intérêts de sa famille tout en étant effacé, serviable, pieux et travailleur ; c'est pour cela que son oncle l'a choisi.

Contrairement à certains hagiographes qui prétendent que Charles Borromée a influencé son oncle, il vaut mieux retenir l'image d'un jeune secrétaire d'Etat docile, efficace et discret. La différence d'âge, de tempérament et d'expérience entre les deux hommes incite à ne pas surévaluer l'action de Charles Borromée. A son poste, il observe, classe et transmet l'abondante correspondance entre Rome et Trente. Même s'il ne s'est pas rendu auprès des pères du concile, il est au courant de tout et il suit avec avidité les débats des dernières sessions. C'est à cette époque qu'il se prépare au sacerdoce, devient diacre en 1560 avant d'être ordonné prêtre en 1563. Cette conversion est accélérée par la disparition brutale de son frère aîné, Frédéric le 19 février 1562, sans descendance. Alors que des membres de sa famille espèrent que Charles va revenir à la vie civile, celui-ci ne se contente pas de persévérer dans la carrière ecclésiastique mais il fait le choix d'un engagement religieux plus profond, celui d'une véritable vocation sacerdotale.

Champion de la Réforme catholique

A la fin de ces années "romaines", le changement est radical à tel point que ses cousins se moquent de lui, le traitent de fou, d'avaricieux et pensent que ce sont les théatins et les jésuites qui le manipulent. D'ailleurs, il réduit son train de vie, renonce au carrosse, aux habits de soie et surtout, il veut appliquer les décrets du concile de Trente. Mais, sachons que nous n'en sommes qu'aux débuts de la pénitence et de l'austérité de Borromée. Évêque depuis janvier 1564 puis promu archevêque de Milan le 12 mai 1564, il n'aspire qu'à rejoindre Milan au plus vite. Son départ est souvent différé mais finalement autorisé en octobre 1565 pour qu'il puisse tenir un concile provincial.

Son impatience s'explique de diverses façons. Il y a d'abord la volonté de réformer profondément son archidiocèse, d'y résider à la différence des deux Hippolyte d'Este, oncle et neveu qui se sont succédé sur le siège archiépiscopal de Milan ; ensuite, transparait une réelle curiosité à découvrir ce grand diocèse de Milan, qui compte près de 800 paroisses (comme le diocèse d'Amiens sous l'Ancien Régime), 3300 prêtres et clercs réguliers, 200 couvents et monastères, 46 collégiales et environ 560 000 habitants. En ajoutant les quinze évêchés suffragants (Pavie, Lodi, Bergame, Plaisance, Crémone ... pour ne citer que les plus importants), l'archevêque de Milan est à la tête d'un immense territoire qui deviendra le laboratoire de la Réforme catholique.

Son voyage de Rome à Milan dans le courant de septembre 1565 prend un relief tout particulier. Il faut imaginer un cortège d'une centaine de personnes, reçues avec faste dans les principales villes où les seigneurs

rivalisent d'attentions intéressées. Charles Borromée s'en accommode fort bien ; il déclare dans ses lettres qu'il apprécie l'hommage rendu, au-delà de sa personne, au souverain pontife et à la hiérarchie catholique, si décriée par les protestants. Ainsi, il est significatif de comparer son entrée à Bologne et à Milan. Dans la première, on assiste à une entrée princière. En tant que cardinal légat, revêtu de la grande cape rouge, il est reçu avec les honneurs d'un chef temporel. D'ailleurs, il fait battre des monnaies à ses armes et fait ériger la fontaine de Neptune au coeur de la ville près de la cathédrale San Petronio et du palais du Podesta.

Moins grandiose, l'entrée à Milan se veut d'une autre nature, car Borromée arrive en archevêque, mitre sur la tête, paré de la chape sur un cheval blanc. A peine installé, prévenu de la maladie du pape, il a le temps de revenir à Rome et d'administrer les derniers sacrements à son oncle Pie IV qui meurt le 9 décembre 1565. Avec Alexandre Farnèse, il contribue à faire élire le nouveau pape, Pie V, un dominicain très respecté qui voulait le retenir à Rome. En fait, tout le ramène à Milan. A la mort de son oncle, le cardinal neveu disparaît dans la mesure où il veut être uniquement et totalement archevêque.

Or, pendant les 18 années qui lui restent à vivre, il a visité sans relâche si bien qu'on estime qu'il n'y a pas une paroisse de son diocèse qui ne le vit passer au moins deux fois en visite pastorale. Avec les statuts synodaux et les séminaires, les visites pastorales constituent le moyen privilégié de la réforme disciplinaire de l'Église. Pourtant, la visite n'est pas une nouveauté en soi, elle est remise à l'honneur par les réformateurs de l'Église et surtout, mise en pratique par Borromée. Au-delà de l'image pieuse, on peut le représenter sur sa mule avec cinq autres cavaliers, chacun portant son propre bagage d'effets et de livres, par monts et par vaux, par tous les temps sur des sentiers dangereux où les chutes sont fréquentes. La plupart des presbytères où ils font halte sont misérables. Il n'est pas étonnant que l'archevêque se contente d'un banc pour dormir. Il mange peu, dort peu et inspecte beaucoup.

Dans les lieux de culte, il veille à ce que le tabernacle, le linge d'autel et les fonts baptismaux soient propres et contribuent ainsi à la décence du culte. Il préconise aussi l'usage des confessionnaux. Il prêche d'une façon simple mais convaincante en exhortant clercs et laïcs à être moins négligents... Parfois, il n'hésite pas à les interpeler: "pourquoi cette église qui est la vôtre demeure-t-elle ainsi sans ornements ? Ces murs, ce toit, ce dallage dénoncent votre irrégion. Rendez-vous compte de votre impiété mes fils à l'égard de votre mère, l'Église de votre baptême et de votre régénération dans laquelle vous obtenez la rémission de vos péchés et vous vous nourrissez de la très sainte eucharistie". En raison de l'importance redonnée au culte eucharistique et à la présence réelle, ce n'est pas un hasard si Borromée ranime les confréries du Corpus Christi ainsi que les compagnies de charité en rapport direct avec la réhabilitation des œuvres de miséricorde.

Parallèlement à cette activité débordante et usante, il est l'auteur d'une quantité impressionnante d'instructions pastorales conservées dans le recueil des *Actes de Milan* concernant la vie sacramentelle et la prédication. La fondation d'une congrégation d'oblats, prêtres séculiers destinés à l'aider dans son oeuvre de réforme ainsi que les dispositions prises pour renforcer la clôture féminine témoignent de l'ampleur du champ d'investigation. Malgré ses problèmes de santé, il a réuni tous les trois ans, six conciles provinciaux et tenu onze synodes diocésains, de sorte qu'il n'est pas exagéré de dire qu'il fut un législateur énergique et surtout le promoteur du catholicisme tridentin. Bien d'autres remarques sur son intransigeance mériteraient d'être relevées mais pour finir, il est utile de ne pas dissocier le message spirituel de la force de caractère du personnage.

Le message borroméen et sa postérité

Essayons de récapituler ses principales vertus à l'origine d'une réputation de sainteté avant sa mort. Son rayonnement est si grand qu'il apparaît comme le nouveau saint Ambroise à Milan. Il s'étend à Rome, à toute l'Italie et au-delà. De passage en Italie en 1574, le roi Henri III sort impressionné de son entretien avec Borromée qui lui demande de rester fidèle à la religion de ses aïeux. Une telle stature se comprend aisément ; sa position éminente dans la hiérarchie catholique et surtout sa force spirituelle à vouloir renoncer aux illusions du pouvoir le portent à une telle notoriété. S'il reste en fonction, c'est pour mieux réformer de l'intérieur, faire de sa vie et de son corps une perpétuelle offrande à Dieu conformément au message évangélique.

Trois mots résument ce message : humilité, soumission et charité. *Humilitas* est inscrit sur son blason. Elle trouve son origine dans sa réserve naturelle; mais à la faveur de sa conversion et au fil des influences, des théatins et des jésuites en particulier, cette humilité est devenue renoncement, pauvreté, dépouillement poussé jusqu'à une mortification excessive.

Pratiquée depuis longtemps, la soumission qui consista d'abord à être docile envers sa famille, ses maîtres et le pape tient largement à son éducation d'aristocrate. Peu à peu, elle fut assumée dans l'exercice des hautes fonctions ecclésiastiques avec prudence et équité. Souvent confronté à de nombreuses oppositions, Borromée s'est souvent montré intransigeant et particulièrement ferme dans la défense de ses prérogatives d'archevêque face à l'Espagne.

Quant à la charité, troisième vertu théologale après la foi et l'espérance, elle est prônée et pratiquée sans limites par cet homme, riche et puissant à l'origine qui va ainsi se dépouiller progressivement au physique et au figuré. Gardons-nous de tout anachronisme qui consisterait à mettre en avant l'effet de la mauvaise conscience, le souci de faire son salut en donnant aux pauvres et de faire, avant la lettre du catholicisme "social". C'est méconnaître le fondement théologique de la charité qui passe par l'amour de Dieu et de son prochain ; vice-versa tant cela est indissociable dans la tradition de l'Église, de saint François et des nouveaux apôtres de la charité au XVI^e siècle (Giberti, saint Jean de Dieu, Saint Thomas de Villeneuve ...) qui ouvrent la voie à Vincent de Paul. Quelles que soient leurs origines sociales et géographiques, les pauvres (entre 20 et 30% de la population), de plus en plus mal depuis la fin du Moyen Âge sont pourtant toujours considérés comme "les membres souffrants de Jésus Christ". Charles Borromée qui a l'habitude de contempler le Christ crucifié n'a aucune réticence à l'égard de cette humanité souffrante de mendiants, d'indigents, de prostituées, de malades et de pestiférés.

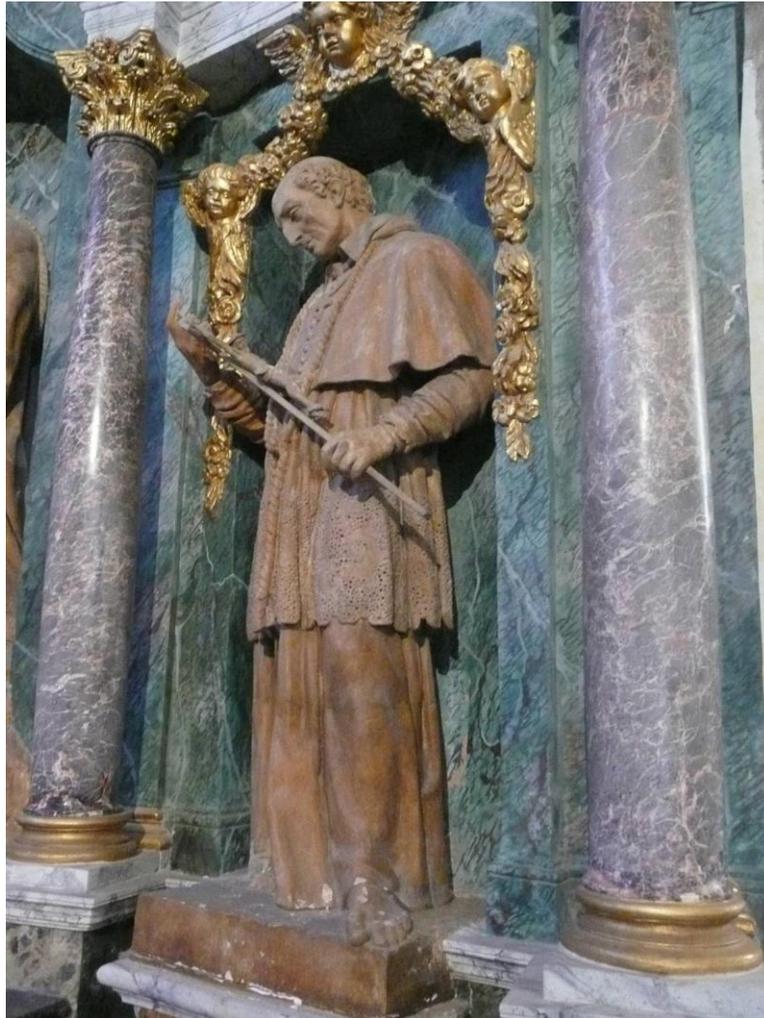
Sans refaire l'historique de la peste à Milan et des autres villes italiennes, il est important de dire que le combat de l'archevêque fut l'occasion d'une véritable transfiguration. Aider corporellement et spirituellement les pestiférés lui confère une dimension pathétique et héroïque que les peintres et biographes ont valorisée. Les initiatives de Borromée sont à replacer dans un contexte d'improvisation et d'impuissance, malgré la fréquence des retours de peste, véhiculée par les marchands, les vagabonds et les soldats ; la mise en quarantaine et les mesures prophylactiques de l'époque restent dérisoires. Cette nouvelle offensive de la peste à Milan cause plus de 20 000 morts dont 121 ecclésiastiques et trois de l'entourage de Borromée. Partie de Venise, elle sévit entre août 1576 et mars 1577 et redouble d'intensité au début de l'automne quand chaleur et humidité se conjuguent. Comme ailleurs, on assiste à la fuite des élites et des ecclésiastiques, à des réactions de panique ; les discours se font plus alarmistes sur la peste présentée comme un "châtiment de Dieu" dont il faut apaiser la colère.

Or l'archevêque va mettre toute son autorité et sa personne au service des pestiférés et suppléer aux carences de la politique sanitaire de la ville. Par exemple, il fait rouvrir le lazaret de San Gregorio qu'il confie aux capucins. Il exhorte les autres religieux de ne pas abandonner les malades et insiste : "si vous tombez malades, c'est moi même qui irais vous servir pour vous apporter les soins du corps et de l'âme ...". A défaut de remèdes efficaces, il faut isoler, consoler les agonisants, prier, donner les derniers sacrements et une sépulture chrétienne. Tout en assurant le soin des corps et des âmes, il s'informe auprès des médecins et il connaît les moyens élémentaires de désinfection. Si le Christ est regardé comme le médecin suprême, ce postulat n'interdit pas l'action, bien au contraire. Chez Borromée, comme chez ses successeurs, au premier desquels il faut citer Vincent de Paul, foi et médecine, raison et religion ne sont pas incompatibles.

Quand il meurt le 3 novembre 1584 à Milan, il n'a que 46 ans mais il est épuisé par ses activités et ses privations. Seize ans plus tard, au terme d'une enquête méticuleuse, Charles Borromée est canonisé en 1610 sous le pontificat de Paul V (1605-1621). Les cérémonies sont l'occasion de fêtes, de représentations théâtrales au collège romain, de feux d'artifice à Milan et à Rome. La notoriété de Borromée, la puissance de sa famille et de ses alliances en font une gloire pour l'Église catholique, apostolique et romaine. Les célébrations sont prolongées en 1614 quand le cœur du saint est transporté à l'église sur le Corso (San Carlo al Corso). Accompagnée d'une foule immense, la relique est portée en procession, enfermée dans un écrin de cristal sous un baldaquin, suivie de vingt-cinq cardinaux à pied et de nombreux prélats passant sous cinq arcs surmontés de l'effigie du saint.

On comprend mieux pourquoi l'iconographie de saint Charles devient un support extraordinaire pour véhiculer les principaux messages de la Contre-Réforme. Il apparaît désormais comme le modèle de la pastorale et l'apôtre de la charité qu'Emile Mâle et Louis Réau ont su repérer à travers les peintures les plus significatives en Italie, en Autriche, en Allemagne, aux Pays-Bas, en France exécutées par de grands noms tels Carrache, Pierre de Cortone, Jordaens, Vouet, Lebrun, Mignard, Carl Van Loo sans oublier la statue de Jean-Baptiste Dupuis réalisée dans la cathédrale d'Amiens en 1755 qui vient de retrouver sa croix. Beaucoup d'autres

sanctuaires ont conservé des œuvres représentant Borromée en prière ou au secours des pestiférés si bien qu'il serait très utile d'en dresser l'inventaire et de faire une recherche sur son iconographie comme cela vient d'être réalisé sur celle de saint François de Sales, son fils spirituel.



François de Sales n'est pas le seul à être présenté comme un évêque "borroméen" au XVII^e siècle. L'héritage est foisonnant et durable. N'est-il pas étonnant de voir Jean XXIII présenter Borromée aux pères de Vatican II comme un modèle, car il incarne depuis plus de cinq siècles le combat constant de l'Église catholique pour la dignité de son clergé et de ses fidèles. Au-delà, il reste un cas à méditer afin de ne pas s'enfermer dans les stéréotypes du luxe, de l'argent et du népotisme qui empêcheraient toute conversion. Après François d'Assise, Charles Borromée est loin d'être le seul contre-exemple de cette rupture assumée.